



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

219 | Juillet-Septembre 2002
Littoraux des tropiques

DROZ Yvan, 1999 – Migrations Kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire.

Neuchâtel, Ed. de l'Institut d'Ethnologie ; Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 462 p., 22 fig., index, glossaire, bibliogr. (45 p.).
(ISBN : 2-88279-012-0 pour la Suisse ; 2-7351-0821-X pour la France)

Bernard Calas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/2345>
ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2002
ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Bernard Calas, « DROZ Yvan, 1999 – Migrations Kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire. », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 219 | Juillet-Septembre 2002, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/2345>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

DROZ Yvan, 1999 – Migrations Kikuyus. Des pratiques sociales à l’imaginaire.

Neuchâtel, Ed. de l’Institut d’Ethnologie ; Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l’Homme, 462 p., 22 fig., index, glossaire, bibliogr. (45 p.). (ISBN : 2-88279-012-0 pour la Suisse ; 2-7351-0821-X pour la France)

Bernard Calas

- 1 Voici un bijou. Il est de ces livres indispensables qui vous accompagnent partout, ouvrent des horizons significatifs, donnent sens aux paysages et aux souvenirs, offrent des clés d’interprétation, des traductions heuristiques de la réalité traversée. Un de ceux qui seront un outil pour des chercheurs novices.
- 2 D’abord, cet ouvrage d’anthropologie est écrit dans un style superbe, accessible au néophyte, dépouillé de ce jargon ethno-anthropologique qui plombe certaines des recherches dans ces disciplines et les rendent parfois indigestes pour le vulgaire. Par ailleurs, l’utilisation de ce style permet au travail de dépasser les clivages disciplinaires obsolètes et de puiser à pleines mains dans l’épaisseur de la réalité kikuyu, pour en extraire les éléments significatifs nécessaires à la démonstration. À ce titre, c’est un véritable travail de sciences humaines qui a été réalisé. L’une de ses qualités essentielles est de faire œuvre tout à la fois de géographe, d’historien, de politologue autant que d’anthropologue. Cette capacité lui a d’ailleurs peut-être été en partie dictée par son objet, puisqu’il rappelle heureusement que *“Cette parenté du changement géographique et du changement de statut social constitue une des catégories de prédilection de la pensée symbolique kikuyu”* (Neckebrouck, 1978 : 316, cité par Droz : 399). *“Parler du schème migratoire en le cantonnant à ses aspects spatiaux et oublier de mentionner ses coûts sociaux et eschatologiques reviendrait à mutiler l’objet de notre recherche. Tout déplacement géographique comporte des motifs ou des espoirs sociaux et sotériologiques (dans l’au-delà)...”*. Mais n’est-ce pas le cas de bien des groupes sociaux en Afrique orientale, voire dans le monde ?
- 3 Très spécialisé, pointu, ce travail se lit pourtant comme un roman. En effet, Yvan Droz raconte une histoire, celle des Kikuyu depuis environ une centaine d’années. Ce faisant, il maintient un véritable suspens, jusqu’à la dernière partie intitulée “dénouements”.

L'alternance vivifiante de témoignages, d'histoires de vie, de descriptions, d'éléments factuels, triviaux parfois, d'informations, de développements plus conceptuels et surtout de conclusions plus problématiques, outre qu'elle nourrit la démonstration, soutient l'attention du lecteur jusqu'au bout. Voici un modèle d'écriture.

- 4 L'architecture de la démonstration s'expose en quatrième de couverture.
- 5 *“Se faire un nom, acquérir à la fois une certaine aisance matérielle et le respect des autres, considérer l'existence comme une trajectoire sur laquelle on se sent contraint de se déplacer physiquement ou socialement, tel est le principe explicatif des pratiques sociales kikuyus.*
- 6 Au cours de l'ère précoloniale, la renommée découlait du défrichement de terres «vierges» qui associait à l'espace le nom des pionniers. Puis, lorsque les conditions socio-économiques et écologiques rendirent le procédé aléatoire, c'est l'obtention de titres scolaires ou d'un emploi qui caractérisèrent les stratégies d'accomplissement personnel. Aujourd'hui, c'est grâce à la foi, vivifiée par des attentes millénaristes, que l'on espère s'accomplir pleinement et gagner non seulement le salut éternel le jour du Jugement Dernier, mais également la reconnaissance terrestre liée au nom du fondateur d'une nouvelle Eglise.
- 7 *L'ouvrage montre comment, auparavant, l'obtention du statut de mûramati -homme accompli- dépendait de la collaboration de l'ensemble du groupe familial, alors qu'aujourd'hui, l'attente millénariste repose essentiellement sur la foi individuelle”.*
- 8 Claire, limpide, la trame est suivie de bout en bout, après que les ressorts de l'ethnogenèse kikuyu aient été soigneusement démontés, fondamentale est-elle, pour légitimer les prétentions foncières et hégémoniques de ses membres sur la Province Centrale.
- 9 Cette ligne directrice très ferme se nourrit de digressions, d'apports extrêmement riches et foisonnants, mais jamais le lecteur ne perd le fil directeur. Par exemple, l'attente millénariste actuelle n'est pas uniquement expliquée par la panne de l'ascenseur scolaire, les blocages politique et professionnel. Sont également convoquées l'insécurité et la précarité de l'existence, dues à la situation politique et à la fréquence des vols et des viols, facteurs redondants menant au désarroi moral et au recours aux migrations imaginaire et spirituelle, soupapes à la dureté de la vie. Ce faisant, l'ouvrage donne sens à des phénomènes aussi disparates et apparemment étrangers les uns aux autres que le foisonnement des églises (“Kenya, le pays des milles sectes”), l'insécurité généralisée, la saturation foncière et le blocage du développement rural, l'intensité des liens et des flux à l'intérieur du Pays kikuyu et entre le Pays kikuyu et Nairobi. Il donne aussi sens aux structures familiales, à la densité des liens sociaux et à leur paradoxale subtilité faite d'un improbable mélange de solidarité et d'individualisme forcé.
- 10 Surtout il montre combien l'attachement à la terre, à l'exploitation agricole s'explique comme condition *sine qua non* de réalisation de soi. Le rôle de la mort (“*Il n'est rien de pire, après la stérilité, pour un Kikuyu que d'être enterré au cimetière municipal*”), de l'enterrement, des réunions familiales et de la reproduction, l'utilisation des rumeurs et des informations médiatiques participent à cette vie sociale, à ses pratiques et à l'identité kikuyu.
- 11 Quatre points particuliers sont à noter.
- 12 D'abord, j'ai apprécié les illustrations, les cartes, les graphiques, les croquis qui appuient la thèse et en rendent les articulations plus sensibles, tout en regrettant l'absence de photographies.

- 13 Ensuite, je regrette la place finalement marginale attribuée à Nairobi et aux fronts pionniers actuels dans l'enquête et la démonstration, alors même qu'on la sent centrale dans les stratégies de reproduction kykuyu, telles que Droz les expose. L'horizon urbain, inscrit en filigrane derrière la réussite scolaire et l'accès à l'emploi, aurait mérité une enquête un peu plus poussée. D'ailleurs, si "*l'émigration vers la ville constitue, avec la reprise de l'exploitation paternelle, une autre possibilité de se réaliser en tant qu'homme responsable*" c'est qu'elle occupe une place centrale dans l'archipel vertical kykuyu. L'auteur esquivait la critique par une note lapidaire. Dommage, je suis certain que le résultat aurait été extraordinaire.
- 14 Néanmoins, au-delà de cette lacune, on retire tout de même quelques informations précieuses. "*...Cette perspective (celle du séjour urbain) est aujourd'hui qualifiée de pernicieuse, car la ville est considérée comme dangereuse pour les jeunes, tant les hommes que les femmes ... L'image de la ville est celle d'un lieu de perte, d'où bien peu reviennent plus riches qu'ils ne l'étaient. À l'inverse, la campagne -en dépit de l'insécurité qui y règne- offre l'apparence d'un havre de paix où les enfants peuvent croître sagement loin des influences néfastes des lumières de la ville*" (pp. 260-261). Or, quand il se tourne vers les récits de vie, Droz déclare que la plupart de ses informateurs ont effectué un séjour en ville, le plus souvent à la capitale, avant de revenir sur les terres paternelles ou d'acheter une parcelle... La ville vécue ne correspond pas à la représentation sociale qu'elle suscite. "*La ville bien qu'elle soit souvent une étape dans la trajectoire de vie du migrant n'est donc pas considérée comme un moyen prometteur d'accomplissement social. Elle n'en constitue pas moins un passage obligé du jeune homme... La parenthèse urbaine est un préalable post-scolaire au début de la trajectoire qui conduira à la réalisation de soi. Mais si cette aventure urbaine permet aux plus chanceux d'économiser suffisamment d'argent pour acheter un terrain, il paraît exclu aux yeux des migrants qu'elle ouvre une possibilité de s'établir définitivement en milieu urbain et surtout d'y vieillir.*"
- 15 L'auteur concède "*qu'il semble que le mouvement migratoire se déplace depuis le milieu des années nonante vers les terres du sud-est du mont Kenya. Il s'agit maintenant des terres de la rivière Tana qui par les projets grandioses de schémas d'irrigation ferait figure de nouvel Eldorado*". À cela il convient d'ajouter les terres des districts de Narok et de Kajiado où les Kykuyu sont de plus en plus nombreux. Il y a là un terrain de recherche à explorer d'urgence.
- 16 Enfin, j'ai particulièrement apprécié l'utilisation de deux thèmes centraux dans la démonstration : celui de la Frontière et celui de l'archipel vertical.
- 17 Donner sens signifie intégrer dans un schéma d'interprétation systémique qui repose sur une clé (*holon*), ici l'éthos de l'homme achevé, envisagé dans une perspective dynamique. L'auteur place en effet l'éthos de l'homme accompli au cœur de l'identité ethnique, de la quête de la Frontière et de l'articulation de l'archipel vertical. Il y a là dans la présente entreprise des nourritures à ne pas négliger.
- 18 Inspiré par l'ouvrage de Kopytoff sur la frontière africaine, le thème de la Frontière traverse l'ensemble de la démonstration, puisque c'est autour de sa modification, de son «euphémisation» pour reprendre les termes de l'auteur, que tourne l'identité kykuyu. D'abord physique, la Frontière attire les défricheurs, les pionniers kykuyu vers le plateau Laikipia. Mais la croissance démographique, le cantonnement dans les réserves coloniales, l'accaparement par les colons, la spéculation foncière, la «villagisation» au cours de la Guerre civile, etc. ont progressivement transformé la Frontière en enceinte. Ils ont fait de la « frontière » une « boundary ». Il en a découlé l'impossibilité pour la majorité des Kykuyu de réaliser la trajectoire de vie prescrite par leur éthos. La frontière

est ensuite devenue urbaine, scolaire, professionnelle. C'est par le diplôme et l'ascension salariale que les Kykuyu des années 1950-1980 ont défriché leur environnement et se sont réalisés. Mais là encore, la crise (notamment caféière mais aussi industrielle) des années 1980-1990, la marginalisation politique dans le contexte du régime Moi, le chômage urbain, la panne de l'ascenseur scolaire ont amené à une fermeture de la Frontière et à son euphémisation. Aujourd'hui les territoires de défrichements sont spirituels. Le pionnier est celui qui crée son église, sa secte. Réponse à l'inquiétude, réponse à la fermeture et au monde plein, la quête de nouvelles Jérusalem dont les louanges et les prières résonnent des rues de Nairobi aux chemins des Nyandarua, constitue la dernière frontière kykuyu. Il est bon de souligner que la perspective chronologique adoptée... n'implique pas une stricte succession des trois aspects foncier, social, imaginaire du schème migratoire. Nous n'avons pas affaire à trois états successifs du schème migratoire (foncier, social, imaginaire) mais bien à trois expressions différentes et souvent conjointes d'un même schème qui informe les pratiques sociales, à des degrés divers selon l'environnement dans lequel celles-ci peuvent se développer. Il aurait peut-être été intéressant de creuser les modalités de cohabitation de ces trois expressions. Là on peut se demander si une étude plus attentive de la circulation dans l'archipel vertical n'aurait pas révélé des choses intéressantes, en terme d'investissements spatiaux différenciés et de gestion des risques.

- 19 À mon sens, explicitement empruntée à J. Murra, dans son travail sur les Andes précolombiennes, la notion «d'archipel vertical» à travers la présentation initiale qui en est faite, puis son utilisation, me paraît être la notion la plus porteuse, la plus fertile de l'ouvrage. Pour rendre compte des processus de structuration géographique en Afrique orientale et plus particulièrement autour des noyaux de fortes densités que sont ses hautes terres, la notion est particulièrement opératoire. La dialectique de l'éclatement et de la cohérence, c'est-à-dire de la mise en réseau autorisée par les différentes facettes géographiques de l'archipel vertical, aurait peut-être montré une véritable catena kykuyu. De la même manière, on peut se poser la question de savoir si Dar es Salaam n'est pas le dernier terroir chagga ?
- 20 Sujet battu et rebattu par des centaines de travaux dont certains de qualité et d'autres d'une portée politique fondamentale pour le Kenya, cette analyse des migrations kykuyu est remarquable par sa justesse de ton, sa capacité heuristique, la pluridisciplinarité en acte. La bibliographie de 45 pages achève de faire de cette thèse passionnante, attachante parce qu'animée d'une empathie palpable pour son objet, une véritable bible pour les jeunes chercheurs soucieux de s'ouvrir à la réalité kenyane contemporaine, voire des montagnes tropicales, tant certains des traits ici décrits se retrouvent ailleurs.